

LUBLIN STUDIES IN MODERN LANGUAGES AND
LITERATURE 39 (1), 2015, [HTTP://WWW.LSMML.UMCS.LUBLIN.PL](http://www.lsmll.umcs.lublin.pl)

Ana Maria Alves
Instituto Politécnico de Bragança -ESE –
Quinta de Santa Apolónia
5300-856 Bragança
CLLC –Centre de Recherche en Langues,
Littératures et Cultures de l’Université de Aveiro,
Portugal

**Chroniques de guerre 1939-1945 :
Exil, mémoire - la douleur du déracinement**

ABSTRACT

Memory, identity, commitment and treason are words at the heart of these reflections on exile as a consequence of the Second World War, a time when countless intellectuals and other personalities felt displaced, dislocated, uprooted and desperate. Revisiting the history of those dark years under the sign of exile is to bring back the perspectives of those who, having lost their identities, still exist as inconvenient witnesses to the period.

Keywords: War, exile, intellectual, memory, pain, uprooting, identity, commitment, treason

1. Pour une définition de l’exil

L’exil, s’il constitue étrangement un sujet de réflexion fascinant, est terrible à vivre. C’est la fissure à jamais creusée entre l’être humain et sa terre natale, entre l’individu et son vrai foyer, et la tristesse qu’il implique n’est pas surmontable (Saïd 2008 : 241).

Cette première citation d'Edward Saïd nous invite, d'emblée, à nous attarder sur la notion et compréhension du terme « exil » pour nous pencher, par la suite, sur l'expérience que bon nombre d'intellectuels et autres personnalités ont souffert sur les chemins de ce même exil durant la Deuxième Guerre Mondiale.

Au premier abord, le sentiment d'avoir été arraché au sol natal nous renvoie aussitôt au sens étymologique du mot « exil ». Ce déracinement forcé a toujours été considéré comme une fracture, comme un mal, parfois associé à une mort en soi, ou bien, comme le définit Gilles Deleuze, à une déterritorialisation. Dans ses Dialogues avec Claire Parnet, le philosophe affirme que :

[...] la ligne de fuite est une déterritorialisation. Les Français ne savent pas vraiment ce que c'est. Evidemment, ils fuient comme tout le monde, mais ils pensent que fuir c'est sortir du monde [...] ou bien que c'est quelque chose de lâche, parce qu'on échappe aux engagements et aux responsabilités (Deleuze, Parnet 1996 : 50-51).

Cette représentation de la fuite est aussi présentée par Huguette Dufresnois et Christian Miguel qui affirment « que fuir peut être utilisé non pas pour échapper à un quelconque mal-être, mais pour préserver l'espace de liberté et l'Ouvert des multiples possibles » (Dufresnois 1996 : 44).

Or, choisissant la fuite, on se condamne à une voie solitaire, à une privation d'un lieu propre, à la séparation d'un espace d'origine ou encore, comme le soutient Nicole Lapierre, « à une douloureuse expérience de perte » (Lapierre 2006 : 117).

A propos de cette expérience qui s'avère pénible, dans *Le temps d'exil*, Trigano soutient que :

[...] l'exil s'abat sur un homme avec la soudaineté de la tempête. Elle vient le débusquer là où il se trouve, immergé dans l'inertie de l'existence et de l'évidence, pour l'en sortir avec violence. Cette brutalité est à la mesure de l'insouciance que cet arrachement ébranle à jamais. Avant de connaître l'exil, l'homme ne se sait pas exister en effet (Trigano 2001 : 9).

D'après Monique Selz : pour certains, il est classique de distinguer deux positions concernées par l'exil, qui impliqueraient deux situations différentes dans leurs problématiques et leurs effets. Il

s'agirait, d'une part, de l'exil géographique donc contraint, provoqué par des circonstances liées, par exemple, à la situation politique ou économique, et d'autre part, ce qui serait un exil choisi (Selz 2002 : 115-125).

Donc, au-delà de ce concept d'exil en tant que déracinement, errance, souffrance, séparation, exil contraint, nous devons, comme le souligne Trigano, « apprendre à voir l'exil comme un choix libre, un projet créatif que l'homme fait dans la condition de déracinée » (Trigano 2001 : 31). L'auteur ajoute que l'exil exige un retour qui a lieu lorsque l'individu réussit à « dompter sa ruine » (Trigano 2001 : 48), et que, sans ce retour, l'exil « ne serait plus que déracinement » (Trigano 2001 : 92). A l'inverse de Trigano, Emmanuelle Loyer soutient que :

[...] la figure de l'exil reste marquante bien au-delà du possible retour et les intellectuels, de nouveau dans leur patrie, se réfèrent à leur expérience pour répondre de leurs compétences, linguistiques, historiques, pour asseoir leur gloire ou éventuellement expliquer leur passage au purgatoire (Loyer 2007 : 24).

En effet, ce déchirement est pour la plupart des exilés, et dans le cas des écrivains en particulier, une expérience qu'ils témoigneront plus tard dans leurs écrits car l'acte de témoigner, de vivre « ce silence de l'exil est indissociable de la tentative de comprendre, tout en ayant conscience que cela signifie entrer dans une zone d'ombre qu'on ne pourra jamais complètement éclairer » (Huston, Sebar 1999 : 97). Selon Trigano,

[...] avec l'exil, un tournant radical est vécu: ou bien l'exilé se perd corps et biens avec la dislocation de la ronde de la transmission, ou bien il se fait commencement d'une transmission à venir, se haussant à la hauteur d'un héros, inaugurant une histoire nouvelle (Trigano 2001 : 14-15).

Il nous faudra encore ajouter, à ce sujet, l'opinion de Julia Kristeva qui à l'instar de Trigano, défend que:

[...] ceux qui n'ont jamais perdu la moindre racine vous paraissent ne pouvoir entendre aucune parole susceptible de relativiser leur point de vue. Alors quand on est soi-même déraciné, à quoi bon parler à ceux qui croient avoir leurs propres pieds sur leur propre terre? L'oreille ne s'ouvre aux désaccords que si le corps perd pied. Il faut un certain déséquilibre, un flottement sur quelque abîme, pour entendre un désaccord (Kristeva 1988 : 29-30).

2. Les intellectuels sur les chemins de l'exil durant la Deuxième Guerre Mondiale

Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, et même des années qui l'ont précédée, bon nombre d'intellectuels - écrivains, historiens, philosophes, sociologues, politiques, entre autres - éprouvant une claire répugnance à l'égard de la montée du nazisme et, après coup, des agressions de l'occupant, partiront vers l'exil. Situés d'emblée ou par choix volontaire dans un contexte extérieur à la métropole, ils ont restitué dans une perspective planétaire la défaite nationale et reporté leurs espoirs sur le Royaume-Uni et à terme, les Etats-Unis, autrement dits sur la solidarité des démocraties (Ory, Sirinelli 1986 : 138).

Ces hommes n'ont pas hésité à témoigner, avec profondeur et lucidité, leur expérience. C'est le cas des écrivains rescapés, les écrivains-témoins comme Jean Améry, Paul Celan, Primo Levi, déportés à cause de leur judéité, ou bien ceux qui, à cause de leur engagement politique, - tout particulièrement, Robert Antelme -, David Rousset ou Eugen Kogon, ont pu revenir des camps nazis. A propos de leur témoignage, Maurice Blanchot soutient qu'il ne s'agit pas seulement :

[d'] un témoignage sur la réalité d'un camp, ni une relation historique, ni un récit autobiographique. Il est clair que Robert Antelme, et sans doute pour beaucoup d'autres, se raconter, témoigner, ce n'est pas de cela qu'il s'est agi, mais essentiellement parler: en donnant expression à quelle parole? Précisément cette parole juste où Autrui, empêché de se révéler pendant tout le séjour des camps, pouvait seul à la fin être accueilli et entrer dans l'entente humaine (Blanchot 1992 : 197).

En fait, la volonté des témoins est celle de dépasser le simple témoignage au profit d'une réflexion sur l'homme et sur ses capacités, comme le défend Antelme, dans les premières pages de son récit : « Le ressort de notre lutte n'aura été que la revendication forcenée et presque toujours elle-même solitaire, de rester jusqu'au bout des hommes » (Antelme 1978 : 11).

Primo Lévi affirmait, dans *Si c'est un homme*, que :

[...] le besoin de raconter aux «autres» avait acquis chez nous, avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires; c'est pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre, c'est avant tout une libération intérieure (Levi 1999 : 8).

De son côté, Jorge Semprun, dans *L'écriture ou la vie*, donne voix à son narrateur qui atteste que raconter bien, ça veut dire : « de façon à être entendus. On n'y parviendra pas sans un peu d'artifice. Suffisamment d'artifice pour que ça devienne de l'art ! » (Semprun 1994 : 167). Cette intervention du narrateur est suivie par celle d'un autre personnage, prisonnier, qui :

[...] imagine qu'il y aura quantité de témoignages. [...] Tout y sera vrai... sauf qu'il manquera l'essentielle vérité, à laquelle aucune reconstruction historique ne pourra jamais atteindre, pour parfaite et omni-compréhensive qu'elle soit... [...] L'autre genre de compréhension, la vérité essentielle de l'expérience n'est pas transmissible... ou plutôt elle ne l'est que par l'écriture littéraire [...] Par l'artifice de l'œuvre d'art (Semprun 1994 : 167).

Puis, il annonce la noblesse du projet affirmant que « l'enjeu en sera l'exploration de l'âme humaine dans l'horreur du Mal... Il nous faudra [dit-il] un Dostoïevski! » (Semprun 1994 : 170).

Au-delà de ces témoins, il y a lieu, d'évoquer, ici, les noms de philosophes allemands exilés, essentiellement d'origine juive qui, dans leurs écrits des années 40, ont placé, au centre de leur réflexion, l'horreur des camps, comme Hannah Arendt, Günther Anders, Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, Herbert Marcuse et bien d'autres.

Lors d'un entretien avec l'essayiste Günter Gaus, Hannah Arendt rend compte de la réaction des exilés allemands devant le génocide juif :

C'était en 1943. Et tout d'abord nous n'y avons pas cru, bien qu'à vrai dire mon mari et moi nous estimions ces assassins capables de tout. [...] Et cependant nous avons bien dû y croire six mois plus tard, lorsque nous en avons eu la preuve. Ce fut là le vrai bouleversement. [...] C'était vraiment comme si l'abîme s'ouvrait devant nous (Arendt 1987 : 241).

Selon Enzo Traverso, séparé du milieu intellectuel officiel, ces exilés allemands continuent de participer de la culture allemande, préfigurant

plusieurs éléments du débat actuel sur la Shoah, tant sur le plan historiographique que sur le plan sociologique et philosophique. Ils perçoivent les chambres à gaz comme l'expression d'une violence inscrite dans la modernité et la barbarie nazie, non pas comme un phénomène régressif mais plutôt comme une manifestation authentique de la civilisation occidentale. Cette approche leur vient, sans doute de « [...] leur position d'exilés, isolés et impuissants mais aussi susceptibles, précisément à cause de leur marginalité d'apatrides, d'échapper aux contraintes des contextes nationaux et d'adopter une distance critique bien difficile à acquérir en Europe » (Traverso 2005 : 61).

A ces derniers, nous ajouterons un certain nombre de personnalités, représentants de l'école de Frankfort, émigrés aux Etats-Unis après 1933 qui, d'après Traverso¹:

[...] interprètent le nazisme comme l'aboutissement extrême de la parabole du rationalisme occidental, une dialectique négative qui transforme la raison d'instrument émancipateur en instrument de domination et le progrès technique et industriel en régression humaine et sociale (Traverso 2005 : 62).

Cette réflexion se retrouve dans *Dialectique de la raison*, de Horkheimer et Adorno, dans lequel les auteurs présentent, pour la première fois, le mot Auschwitz, utilisé comme une métaphore désignant le processus *d'autodestruction de la raison* (Horkheimer, Adorno 1974 : 14). Dans la lignée des auteurs cités, nous ne pouvons pas oublier de faire référence à Thomas Mann qui fut l'un des premiers à dénoncer le projet nazi comme expression du « désir d'exterminer complètement la population juive d'Europe? » (Mann 1985 : 183). Dans ses écrits, il interpelle ses compatriotes allemands afin de secouer leurs consciences et d'y éveiller « l'horreur, la honte, le repentir » (Mann 1985 : 287). Il transmet l'image d'une Europe éprise du fascisme, donc atteinte d'une maladie morale.

D'autres auteurs écriront sur ce sujet : c'est le cas de l'historien Friedrich Meinecke ou celui des philosophes Benedetto Croce et Karl Jaspers. Ce dernier, qui fut mis d'office à la retraite en 1937, à

¹ Au sujet du thème de la dialectique négative voir : Adorno 1978.

l'époque de la dictature hitlérienne, et dont l'œuvre avait été interdite, échappa, lors de l'entrée des troupes américaines à Heidelberg, le 1^{er} avril 1945, à la déportation, avec son épouse juive, dans un camp de concentration. Resté en Allemagne et suivant de près la reconstruction et la vie politique, il est envahi d'une grande inquiétude, et il écrira en 1945, dans son essai sur la question de la culpabilité allemande que, l'horreur de la guerre est à ses yeux une tragédie, une sorte de malédiction inscrite dans le destin de l'Allemagne. Il y ajoutera le témoignage marquant de son expérience et de sa réflexion sur celle-ci, en écrivant :

Nous, les survivants, nous n'avons pas cherché la mort. Quand on a emmené nos amis juifs, nous ne sommes pas descendus dans la rue, nous n'avons pas crié jusqu'à ce qu'on nous détruisît. Nous avons préféré rester en vie pour un motif bien faible, quoiqu'il soit juste: notre mort n'aurait quand même servi à rien. Que nous soyons en vie fait de nous des coupables. Nous le savons devant Dieu, et cela nous humilie profondément. Pendant ces douze années, quelque chose s'est passé en nous, comme une refonte de tout notre être (Jasper 1990 : 81).

Voilà pourquoi, il défendra, plus loin, le besoin *d'assumer la culpabilité* (Jaspers 1990 : 88) et décidera, trois ans plus tard, de s'établir en Suisse.

Durant ce conflit « monstrueux » dont parle Jaspers, grand nombre d'intellectuels et d'autres personnalités trouveront refuge aux Etats-Unis. D'après Loyer, beaucoup d'universitaires français débarquèrent à New York, entre la fin de l'année 1940 et le début de 1942. A l'image des autres Français, les universitaires eurent différentes façons d'être exilés aux Etats-Unis: question de culture, question de politique aussi des réfugiés dont l'exil était souvent motivé par la volonté, au-delà de la rupture géographique avec la France, d'assurer la continuité morale avec une République éternelle et un peuple français constamment vu comme ayant été trahi par le nouveau régime. En effet, dans la négociation quotidienne qu'était l'exil, dans la transaction continue avec les pays d'accueil, l'exilé, déstabilisé et déstabilisant, était toujours entre la rupture voulue ou subie et la continuité qu'il tenait à conserver avec son pays d'origine (Loyer 2007 : 63).

Parmi les intellectuels et personnalités célèbres qui chercheront un refuge aux Etats-Unis, nous citerons, André Maurois, Julien Green, Robert de Saint-Jean, Jules Romains, Pierre Lazareff et son épouse Hélène Gordon Lazareff, René Clair, Jean Renoir, Kisling, Jacques Lacretelle, l'éditeur Jacques Schiffrin « qui y publie des ouvrages en français, et nombres d'enseignants dont Georges Gurvitch » (Sapiro 1999 : 66).

En conclusion, il nous paraît important de signaler que le résultat de ces expériences d'exil se trouve dans plusieurs ouvrages couvrant différents domaines comme l'histoire, la philosophie, la littérature, la sociologie, la politique. Cette bibliographie tente d'interrompre, comme le souligne Pierre Laborie, une trop longue « mémoire du silence » (Labori 2003 : 57), permettant à ses auteurs de sortir de l'ombre et d'aborder des sujets qui se rapprochent, dans les domaines cités. Les réflexions proposées tournent essentiellement autour de la défaite, du nazisme, du génocide juif, bref, du cataclysme que fut l'horreur de cette guerre. Sur cette maigre bibliographie, Gilbert Badia écrit, dans l'avant-propos de *Les barbelés de l'exil*, en 1979, que :

[...] sur Hitler, sur le troisième Reich les publications ont été, sont et continuent d'être innombrables. Même en France. Sur les adversaires les plus conséquents et parfois les plus clairvoyants de Hitler, rien ou presque. Comme si l'opinion publique française voulait, à quarante ans de distance, toujours ignorer ces exilés et leurs avertissements (Badia 1979 : 8).

Comme le souligne Théodore Adorno, la réflexion autour des conséquences de la guerre, de l'exil, dans lequel bon nombre d'intellectuels et autres personnalités se sont sentis déplacés, déracinés, marginalisés, se fait dans des conditions d'une vie mutilée.

Pour terminer, nous pouvons ajouter à cette observation celle de Loyer qui est convaincu que :

[...] revisiter l'histoire de ces années troubles [...] de la guerre sous le signe de l'exil, c'est renouer avec la perception qu'en ont eu ses acteurs malheureux: émigrés, réfugiés, exilés, bannis, exclus, tous ceux qui, ayant perdu leurs repères, se vécurent, socialement, professionnellement, culturellement et même juridiquement [...] comme des indésirables (Loyer 2007 : 16).

Bibliographie:

- Adorno Th. W. (1978) : *Dialectique négative*. (Traduit de l'allemand par Gérard Collin, Jouml, Olivier Masson, Alain Renaud et Dagmar Trousson). Paris : Payot.
- Antelme R. (1978) : *L'espèce humaine*. Paris : Gallimard, coll. « Tel ».
- Arendt H. (1987) : *La tradition cachée. Le juif comme paria*. Paris : Christian Bourgois.
- Badia G. (dir.) (1979) : *Les barbelés de l'exil. Études sur l'émigration allemande et autrichienne en France (1938-1940)*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Blanchot M. (1992) : *L'entretien infini*. Paris : Gallimard.
- Deleuze G., Parnet C. (1996) : *Dialogues*. Paris : Flammarion.
- Dufresnois H., Miguel C. (1996) : *La Quête ou pratique de l'exil*. Paris : L'Harmattan.
- Horkheimer M., Adorno Th. W., (1974) : *Dialectique de la raison*. Paris : Gallimard.
- Huston N., Sebbar L. (1999) : *Lettres parisiennes: Histoires d'exil*. Paris : Flammarion, coll. « J'ai lu ».
- Jaspers K. (1990) : *La culpabilité allemande*. Paris : Minit.
- Kristeva J. (1988) : *Etrangers à nous-mêmes*. Paris : Gallimard, coll. « Folio-Essais ».
- Laborie P. (2003) : « Silences de la mémoire, mémoires du silence », in : Pierre Laborie. *Les Français des années troubles*. Paris : Points Seuil, pp. 49-64.
- Lapierre N. (2006) : *Pensons ailleurs*. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais ».
- Levi P. (1999) : *Si c'est un homme*. Paris : Pocket.
- Loyer E. (2007) : *Paris à New York, Intellectuels et artistes français en exil, 1940-1947*. Paris : Hachette, coll. « Pluriel ».
- Mann T. (1985) : *Appels aux Allemands*. Paris : Balland-Martin Flinker.
- Nettelbeck C. (1991) : *Forever French : Exile in the United States 1939-1945*. New-York/Oxford : Berg Publishers.
- Ory P., Sirinelli J.-F. (1986) : *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*. Paris : Armand Colin.
- Saïd E. W. (2008) : *De la littérature et de l'exil: Réflexions sur l'exil - Et autres essais*. Paris : Actes Sud.
- Sapiro G. (1999) : *La guerre des écrivains -1940-1953*. Paris : Fayard.
- Selz M. (2002) : « L'exil : une métaphore du cheminement analytique ». *Le Coq-héron* 3, n° 170, pp : 115-125.
- Semprun J. (1994) : *L'écriture ou la vie*. Paris: Gallimard, coll. « Folio ».
- Traverso E. (2005) : « Penser Auschwitz après la guerre », *La littérature et les camps de Primo Lévi à Jorge Semprun*. Paris : Magazine Littéraire n° 438, janvier, pp. 60-62.
- Trigano S. (2001) : *Le temps de l'exil*. Paris : Payot.

